convention anglo-russe ; François-Joseph, l'homme et le monarque; le prince Bulow ; France et socialisme, etc. ; et en outre une excellente étude de Mr W. L. Courtney sur la philosophie juive et l'esprit hellénique, et un article de Mr Lewis Melville sur les ballades de Thackeray.

Avec des pages sur H.-G. Wells, sur Joseph Conrad, sur l'inquisition espagnole, sur les événements du jour, sur l'évolution de la corruption, *The Albany Review* donne la fin de l'étude de Mr Osman Edwards sur Lafcadio Hearn. Il s'agit cette fois des opinions de ce dernier sur la littérature française,et nous aurons occasion d'y revenir.

Les *Plain Tales from the Hills* furent écrits par Kipling il y a une vingtaine d'années, et, dans ces quarante petits récits, l'auteur décrit certains aspects curieux de l'existence que mène la société anglaise aux Indes. M. Savine vient de donner de dix-neuf de ces contes une traduction qui ne pèche pas par l'élégance ni par l'exactitude. La prière d'insérer annonce « un volume tout frais éclos, les *Nouveaux Contes des Collines*, de Rudyard Kipling »; mais quand on attribue *le Prêtre et l'Acolyte* à Oscar Wilde, on n'est pas forcé de savoir, sans doute, que les *Plain Tales* sont de 1887.

L'administration de lord Curzon aux Indes a été vivement attaquée et elle l'est encore à l'heure actuelle où des tentatives de soulèvement des populations indigènes inquiètent l'opinion anglaise. Aussi, trouvera-t-on utile et intéressant le choix de discours prononcés par lord Curzon comme vice-roi et gouverneur général de l'Inde de 1899 à 1905, traduits par la princesse F. de Faucigny-Lucinge et publiés sous le titre de *Lord Curzon aux Indes*, par E. Flammarion.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES NÉO-GRECQUES

Le Nouvel Hellénisme. — Jean Psichari : *Roda ké Mila*, tome III, *Apologia ;* « La Hestia » Athènes. — Rondachis : *Roméïki grammatiki ;* Typ. Constantinidis, Athènes. — Costis Palamas : *La Mort du Pallicare*, conte néo-grec, traduit par Jean d'Argos ; Edition du « Monde Hellénique », Athènes. — Paris. — Chr. Varlendis ; *Doxa ke Zoï;* Typ. « Nomiki », Athènes. — Le conteur Andréas Karkavitsas. — Memento.

Une éminente personnalité féminine de la Grèce moderne, que nos aperçus récents sur le **Nouvel Hellénisme** avaient intéressée, feignant de prendre au sérieux notre assertion ironique que le défaut d'enseignement de la langue populaire rend la grande hérésie psichariste éminemment condamnable, nous suggérait ces jours-ci, dans une lettre charmante, un élargissement de sens conclusif à notre démonstration que nous n'avions pas prévu. Eh bien ! oui, c'est parce que la langue populaire ne s'enseigne pas que l'Hellénisme marche vers le péril moral. Donc il faut l'enseigner. Il faut couper court au préjugé mi-religieux, mi-mondain qui fait mépriser, comme un patois, un instrument verbal où se trouvent déjà fixés quelques chefs-d'œuvre, à commencer par les *Chants klephtiques ;* il faut cesser d'entretenir officiellement une superstition qui permet des campagnes

analogues à celles du *Messager d'Athènes*. Comme le dit judicieusement Psichari lui-même, en dehors de la question nationale il n'y a pas de question de langue. Au fait, l'œuvre entière de Psichari ne s'efforce pas vers autre chose que vers la reconnaissance officielle de la langue vulgaire, pour laquelle **Apologia** est le plus merveilleux plaidoyer qui soit. Certes, on peut sourire avec l'humoriste et ne pas partager partout les convictions dogmatiques du grammairien ; mais il est une chose que l'on est forcé d'admettre avec lui, c'est que la solution du problème linguistique importe au degré suprême à la progressivité de l'Hellénisme. Et puis, malgré les restrictions motivées des esthéticiens, M. Psichari a-t-il tellement tort d'être dogmatique ? Peut-on enseigner, si l'on n'affirme d'après des principes ? En la matière, il ne suffit pas que le vocabulaire du peuple puisse recevoir peu à peu droit de cité ; il faut que l'organisme grammatical nouveau s'impose en même temps. Mais on peut être vulgariste convaincu et rester en deçà du système de Psichari ; car, outre que la langue savante, seule enseignée, influe à chaque instant sur l'expression courante, on peut donner à quelques-uns des phénomènes grammaticaux de l'idiome populaire une interprétation variable. A ce point de vue, c'est quand il aura paru toute une série de travaux complets et méthodiques sur la question, qu'il sera permis de choisir.

Psichari nous annonce un monument grammatical en trois tomes qui ne doit paraître que plus tard ; au point de vue pratique, en dehors du bel ouvrage français d'Hubert Pernot et des travaux allemands de même ordre, il n'existe pour la Grèce que les deux tentatives de Philindas et de Rondachis. Chacune des deux manifeste une réelle science philologique, et la matière à classer est souvent complexe, à cause des doubles formes augmentées parfois de variations dialectales. Et puis la prononciation moderne est tellement glissante que Coraï pouvait, sans l'affecter autrement, rétablir certaines syllabes disparues et Psichari, tout à l'opposite, peut bien cesser d'écrire certaines lettres que l'on n'entend plus malgré l'habitude orthographique. M. Rondachis, qui dédie sa **Grammaire romaïque** aux ombres immortelles de Solomos et de Vilaras, connaît trop bien les superstitions visuelles de ses contemporains, pour se risquer aussi loin, en matière orthographique, que le célèbre médecin et poète épirote. Au contraire, il se montre en toutes choses assez soucieux d'opportunisme ; ainsi semble-t-il se préoccuper plutôt d'une certaine extériorité verbale que de l'essentiel des phénomènes dont il doit classer les manifestations. Il y gagne *en clarté* ce qu'il *perd en appareil scientifique*. Il en arrive à créer quatre déclinaisons, où M. Pernot en établit trois et où l'on pourrait, à la rigueur, n'en reconnaître que deux. La première pourrait être, à l'instar des Allemands, dénommée

déclinaison *forte* ou *authentique*, en ce sens qu'elle s'est à peu près conservée intacte, et se reconnaîtrait à son génitif singulier en ου. Elle comprendrait, naturellement, les noms masculins en ος, les neutres en ο, et en ι, auxquels s'adjoindraient, non seulement comme chez M. Pernot les autres substantifs neutres en ος, génitif ους, mais encore les imparisyllaliques en α, ατου (πρᾶμα) en σιμο, σιματου, (γράψιμο), en raison de la forme particulière de leur génitif singulier. La seconde déclinaison, que l'on pourrait dénommer *faible* ou *moderne*, comprendrait exclusivement des masculins et des féminins à radical terminé par α, η, ου, ε, ο, ω, ι, les masculins prenant au nominatif singulier le ς que les féminins gardent pour le génitif. Tous ces substantifs masculins ou féminins ont le nominatif pluriel en ες ou αδες, cette dernière forme paraissant prédominer dans les noms d'êtres animés.

Cette classification aurait en même temps l'avantage de couper court à la fameuse discussion orthographique concernant le paradigme ἡ πόλι, que les Psicharistes ramènent au modèle ἀδερφὴ. La déclinaison moderne serait celle desr adicaux terminés par une voyelle. Et qu'importe alors, selon les préférences, l'ι étymologique ou l'η des philologues? Il est vrai que, d'après M. Krumbacher, dont la thèse est adoptée par M. Rondachis, la langue moderne ayant gardé au singulier les formes de la première déclinaison antique pour emprunter au pluriel celles de la 3e déclinaison, le génitif pluriel de πόλι sera πολεῶν(ε).

On pourrait arguer que le Romaïque s'est défait de toutes formes génitives en εῶν pour adopter la désinence uniforme ῶ(νε) ; mais ici l'influence de la langue savante semble prévaloir pour rétablir peu à peu l'ancienne terminaison.

La conjugaison prête à moins de controverses. Comme M. Pernot, M. Rondachis base son classement sur l'accentuation du verbe; il obtient ainsi deux paradigmes : le verbe oxyton ou périspomène et le verbe paroxyton. La tendance actuelle du verbe néo-grec paraît généraliser cette dernière forme, en sorte que l'on voit, à côté d'αγαπῶ, se développer le paroxyton αγαπάω. Ne pourrait-on pas tenir compte de ce phénomène pour régulariser la conjugaison ? On obtiendrait trois paradigmes normaux de verbes paroxytons ; le premier embrassant les verbes dont le radical se termine par une consonne (χάνω) ; le second réunissant les verbes dont le radical est terminé par une voyelle autre que α (λέω, κλαίω, ακούω, τρώω); le troisième assemblant ceux dont le radical se termine par α (ἀγαπάω) et qui peuvent devenir accidentellement périspomènes selon deux formes spéciales (ἀγαπω, ἀγαπας; πατῶ, πατεῖς, avec imparfait en ουσα, aoriste en ησα).

Quant à l'évolution même des formes depuis l'antique, le phéno-

mène néo-grec se manifeste analogue au phénomène néo-latin. Le verbe s'est allégé ; la conjugaison est devenue plus analytique. Ici comme là, disparaissent les futurs et passés définis non composés; mais les déformations qui ont servi à les remplacer ne sont pas tout à fait les mêmes. Le passé grec moderne a le mérite d'être resté très riche de nuances et de nous avoir conservé, dans l'un de ses temps composés, une sorte d'infinitif absolu, auquel on n'a peut-être pas assez songé comme jalon de classement.

Quoi qu'il en soit, il est bon que les grammairiens soient persuadés que le principe du langage appartient au peuple seul ; par là-même, ils ne possèdent qu'un droit de contrôle et ne sauraient prétendre à rien diriger ni devancer.

La langue populaire ayant une littérature propre, il devient plus facile, comparativement avec les habitudes actuelles d'expression parlée, d'en établir les règles.

Et les grammairiens ont raison de se mettre résolument à l'œuvre ; car le reproche de jargon adressé si souvent au démotique disparaîtra ainsi de lui-même. Il faut montrer que cette langue en est une et des mieux qualifiées comme instrument supérieur d'expression intellectuelle.

En même temps, comme les Grecs sont assez sensibles à l'opinion de l'Europe, je crois qu'on doit rendre hommage à l'initiative du *Monde Hellénique*, qui se propose d'éditer une collection des meilleurs contes néo-grecs, traduits en français. Le début est des plus heureux : interprétée par Jean d'Argos, **La Mort du Pallicare**, de Costis Palamas, revit dans notre langue avec toute la vigueur de coloris désirable. Et ce sera une révélation pour tous ceux qu'aurait pu rebuter le texte grec que de savourer cette histoire poignante, où Mitros le pallicare, poursuivi par la haine d'une jeune fille éconduite, refuse de survivre à sa beauté perdue. Il meurt, abandonné des médecins, martyrisé par l'ignorance des rebouteux, au milieu des thrènes funèbres que sa mère lui chante sur son ordre, quoiqu'il n'ait pas clos les yeux. Outre la progression tragique qui fait palpiter le lecteur jusqu'au dénoûment, ce beau conte vaut tout à la fois par l'originalité du caractère principal et par la peinture exacte des détails de mœurs.

Il reste, à travers l'œuvre de Costis Palamas, comme un joyau unique et rare. La dédicace, dans sa transcendance symbolique, en est hautement significative et s'attache à montrer que nul art ne saurait être vivant, s'il ne se greffe directement sur le sentiment populaire.

« Ma pauvre Aurore, femme simple et illettrée, dit le poète, je te dédie cette histoire; car lorsque tu parles, c'est un peuple entier qui te souffle les mots que tu prononces et chacune de tes histoires est un poème de notre race. »

Ainsi pense également Christos Varlendis, dont le recueil **Vie et Gloire** enferme une série d'esquisses et récits d'une grâce achevée. C'est moins ardent que les contes de Christovasilis, avec plus de songe mélancolique, et nous tenons *Annetta* notamment pour une chose inimitablement émouvante.

La plupart des morceaux du recueil s'apparient assez bien à la manière simple et familière de **Karkavitsas**, chez qui la précision même du détail n'exclut pas le souci psychologique des caractères et qui semble partout causer avec son lecteur. De la mer à la montagne, l'auteur du *Mendiant* et des *Paroles de la proue* s'est éperdûment plongé dans la vie et le paysage grecs. N'ayant conçu d'autre passion profonde que celle de son art, l'amour de la patrie s'identifia dans son âme à ce culte initial.

Et ce fut là sa trouvaille. Dès ses débuts, il s'avère en prose le frère de Krystallis, et son petit roman *La Jeune fille* ne dramatise pas d'autre motif que celui de la *Broderie du mouchoir;* c'est l'Attente du Fiancé qui sert de thème aux deux œuvres, à travers le même décor de soleil sur les montagnes. Et comme tout cela est inconsciemment mistralien ! Ce n'est qu'à *Mireille* et aux récits en langue d'oc de notre Provence que l'on puisse comparer cet art, qui n'idéalise que de choisir ses rythmes dans la réalité stricte, selon la sensibilité d'une race.

Memento.— *Les Premiers Chants* de Leandros Costis Palamas appellent mieux qu'une simple citation de titre ; le métier en est déjà sûr et l'émotion sincère ne manque pas de s'y faire jour : notamment dans *Roses et Lys* et dans *les Trois îles*. *Igisô* nous apporte de beaux poèmes signés Lambros Porphyras, Papantoniou, Mitsis Kalamas, Emilia Courtelis, et, en vers libres, signés C. Christomanos et Aristos Cambanis. Le *Noumas* continue de nous intéresser avec l'*Arrôsti doula* de Psichari. Au théâtre, l'*Architecte Martha*, de Paulos Nirvânas, que nous étudierons ultérieurement et qui s'affirme comme une œuvre de pensée et de sentiment tout ensemble. Signalons également la belle pièce de M. Spyriton Méla : *Le Fils de l'ombre*.

Reçu *San Zoï ke san paramythi* de l'éminent directeur de *Panathinaia*, C. Michailidis.

DÉMÉTRIUS ASTERIOTIS.

LETTRES NÉERLANDAISES

Mouvement littéraire en Flandre. — Styn Streuvels : *Het Uitzicht der Dingen*. L. J. Veen, Amsterdam. — Lode Baekelmans : *Dwaze Tronies*, Meindert Boogaerdt jun., Rotterdam, 1907; et *De Zonnekloppers*, même éditeur, 1906. — Georges Eekhoud : *Vertellingen*, traduction autorisée, Meindert Boogaerdt jun, Rotterdam. — J. Van Overloop : *Wintertijd*, même éditeur. — C. van Buggenhaut : *De Wondermacht*, Van Dishoeck, Bussum. — Memento.

Me voilà encore obligé — et croyez bien que je ne m'en plains pas ! — de vous parler d'œuvres d'expression flamande. Depuis plusieurs